



Nathalie Ginoux et Laurent Olivier (dir.)

*LES IMAGES ET LES FORMES. FRANÇOISE HENRY (1902-1982),
LES HÉRITAGES D'UNE ŒUVRE PIONNIÈRE*

Éditions du Centre André-Chastel

UNE ARCHÉOLOGUE EN CHANTIER

LES FOUILLES DE FRANÇOISE HENRY DANS LES ÎLES D'INISHKEA (1937-1938)

Laurent Olivier

DOI : 10.62806/glte5470

Date de mise en ligne : 7/07/2026

URL : <https://www.centrechastel.sorbonne-universite.fr/ressources/les-editions-du-centre-andre-chastel/les-images-et-les-formes-francoise-henry-1902-1982>

Licence : [CC BY-NC-ND](#)

Pour citer cet article

Laurent Olivier, « Une archéologue en chantier. Les fouilles de Françoise Henry dans les îles d'Inishkea (1937-1938) », in Nathalie Ginoux et Laurent Olivier (dir.), *Les images et les formes. Françoise Henry (1902-1982), les héritages d'une œuvre pionnière*, Paris, Éditions du Centre André-Chastel, 2026, p. 74-101. [DOI : 10.62806/glte5470].

Une archéologue en chantier

Les fouilles de Françoise Henry dans les îles d'Inishkea (1937-1938)

Laurent Olivier

Un audacieux projet de terrain

En avril 1937, Françoise Henry se rend sur la côte Ouest de l'Irlande, où une série de stèles gravées du haut Moyen Âge ont été documentées dans les années 1910 par l'archéologue irlandais Henry Crawford, qui en a donné un premier inventaire¹. Munie de ce recensement, Françoise Henry part « à la chasse de ce type de monument plutôt énigmatique »², dont on ne sait alors pas encore grand-chose. De Dublin, elle traverse l'Irlande pour atteindre enfin l'extrémité méridionale de la péninsule de Mullet, qui s'étend à la pointe nord-ouest de la province de Connaught. Là, devant la mer, Françoise découvre un paysage impressionnant et austère, presque désertique :

Toute cette partie de la côte est désolée à l'extrême : pas un arbre ; des chaînes de dunes le long de la presqu'île [de Mullet], mal fixées par une herbe rare, et que le vent bouscule sans cesse ; des îlots bas et rocheux, offrant à l'Océan une muraille de granits et de micaschistes, où les vagues, à chaque tempête, arrachent de grandes dalles qu'elles entassent en un rempart assez chaotique³.

À trois kilomètres au large de la péninsule se trouvent les îles d'Inishkea (*Inis Gé* en gaélique), constituées de deux îlots principaux (Inishkea nord et sud) de deux et trois kilomètres de longueur. Évacuées de leur population en 1933 à la suite d'un accident de pêche dramatique, ces îles sont inhabitées, si ce n'est lors de haltes temporaires, par les pêcheurs de homard⁴. Les maisons abandonnées du village déserté d'Inishkea nord leur servent alors de campements provisoires. Désormais figées dans le temps, les îles sont devenues en quelque sorte un vaste conservatoire archéologique, où les vestiges des périodes anciennes – de la préhistoire au haut Moyen Âge irlandais – ont toutes les chances d'être encore relativement bien conservés.

1 Henry S. Crawford, « Descriptive List of Early Cross Slabs and Pillars », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 2, 3, 1912, p. 217-244 ; *Id.*, « Descriptive List of Early Cross Slabs and Pillars », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 3, 3, 1913, p. 261-265, 326-334 ; *Id.*, « Supplementary List of Early Cross Slabs and Pillars », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 6, 2, 1916, p. 163-167.

2 Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 67, 1937, p. 265-279, p. 265.

3 Françoise Henry, « Habitations irlandaises du Haut Moyen âge », *Revue archéologique*, XXVIII, 1947, p. 157-176, p. 161-162.

4 Dans la nuit du 27 au 29 octobre 1927, une flotte de pêche de 30 *curraghs* fut surprise par une tempête au cours de laquelle dix hommes d'Inishkea nord et sud périrent. Le gouvernement irlandais décida de déplacer la population des îles sur la péninsule voisine de Mullet, et de la répartir entre les localités de Glish et Surgeview.

On comprend quels sont les objectifs de cette première mission de terrain qu'effectue Françoise Henry. Il s'agit, dans l'immédiat, d'établir un bilan documentaire précis des monuments recensés listés par Crawford et de fixer leur dénombrement détaillé. Un deuxième objectif, et non des moindres, consiste à documenter l'état de conservation de ces monuments sculptés, en particulier par le recours systématique à la photographie. Il s'agit enfin – et c'est probablement l'un des aspects les plus importants du travail de reconnaissance de Françoise Henry à Inishkea – de déterminer le contexte archéologique de ces stèles paléochrétiennes.

La traversée s'effectue en *currachs*, de petites embarcations traditionnelles dont la coque est recouverte d'une toile goudronnée pour la rendre imperméable. Débarquée dans l'île, Françoise constate immédiatement que les stèles gravées reconnues par Crawford sont associées à des vestiges d'habitats médiévaux :

- à Inishkea nord, où Crawford n'avait relevé qu'une seule stèle portant un motif de crucifixion et signalé seulement un autre bloc à motif de spirales, Françoise identifie quatre grandes stèles accompagnant des restes d'habitat en pierre sèche. Ces vestiges d'occupation sont en partie ensevelis sous la grande dune du Bailey Mór, qui domine l'extrémité sud de l'île. Trois des stèles sont sculptées « d'une croix grecque inscrites dans un cercle surmontant un motif de quatre grandes spirales hardiment dessinées » (stèles 2-4). La quatrième (stèle 1), qui porte « une crucifixion gravée, d'un dessin très simplifié », correspond au bloc signalé par Crawford⁵ ;

- à Inishkea sud, où Crawford avait remarqué une grande stèle de grès – dont il avait donné une « illustration indéchiffrable » – Françoise identifie « une grande stèle décorée d'une croix grecque au-dessus d'un motif de grecques et de spirales »⁶. Ce bloc provient manifestement des ruines d'un monastère médiéval, en majeure partie détruit par l'extension du village moderne ;

- dans l'îlot de Duvillaun (*Dubh Oileán*), au sud des îles d'Inishkea, Crawford a mentionné l'existence d'une stèle, dont il n'existait encore aucun relevé. Sur place, Françoise reconnaît une stèle « portant d'un côté une crucifixion gravée et de l'autre une croix grecque »⁷. La pierre est placée au chevet d'une tombe « faite de dalles levées », que la tradition locale désigne sous le nom de « Tombe du Saint ». Cette sépulture est accolée à une petite construction rectangulaire orientée est-ouest, interprétable comme un oratoire. Ce petit bâtiment est situé à l'intérieur d'un enclos ovalaire d'une trentaine de mètres de longueur, protégé derrière un mur qui sépare en deux l'espace enclos.

5 Françoise Henry, « Habitations irlandaises du Haut Moyen âge », art. cit., p. 164, 174. Les stèles 2 et 4 sont transportées au musée de Dublin à l'issue des fouilles de 1938.

6 *Ibid.*, art. cit., p. 164.

7 Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », art. cit., p. 164. Restée en place, la pierre est aujourd'hui brisée en plusieurs fragments.

Les sondages d'évaluation de septembre 1937

Après l'été, en septembre 1937, Françoise Henry est de retour dans les îles d'Inishkea, où elle entreprend une série de sondages de validation dans plusieurs des sites identifiés lors de la mission de reconnaissance du printemps précédent. Elle délaisse Inishkea sud, dont les vestiges sont manifestement trop altérés par les constructions modernes, pour se concentrer sur Inishkea nord et le site de Duvillaun More, où la stèle à motif de crucifixion est directement associée à l'emplacement d'un sanctuaire. Le 18 septembre 1937, elle y dégage le sommet des murs en pierres sèches d'un petit oratoire médiéval, dont le type est connu notamment sur l'île voisine d'Inishglora⁸. Ensemble, ces deux sites fournissent les exemples caractéristiques des monastères du premier Moyen Âge irlandais.

Françoise ne s'attarde pas à Duvillaun More, dont elle cherchait seulement à relever le plan des constructions médiévales. Le lendemain 19 septembre 1937, elle fait sonder un des amas coquilliers (*kitchen midden*) de la grande dune de Bailey Mór. Françoise relate : « L'équipage (sic) gratte dans le sable comme le feraient des lapins et déterre une crucifixion. Je gratte comme un lapin et déterre des spirales. Beaucoup d'ossements aussi et de coquilles, et de pierres blanches comme des œufs⁹. »

Le site proprement dit ne livre pas de mobilier, seulement « des coquillages et des ossements [et] pas le moindre objet », comme elle l'écrit dans un courrier du 12 juin 1938 adressé au directeur du Musée national d'Irlande¹⁰. Le site d'habitat associé aux stèles gravées ne paraît pas avoir fait alors l'objet de sondages. En revanche, d'autres vestiges d'occupation, d'un type différent, ont été repérés par Françoise Henry sur le rivage : il s'agit de grandes maisons semble-t-il de forme oblongue, lesquelles pourraient appartenir à un établissement viking¹¹.

Comme l'indique Françoise Henry, les îles d'Inishkea sont « couvertes d'une grande quantité de vestiges, allant de constructions mégalithiques grossières et de sites datant probablement de l'âge du Bronze à des monastères de la période chrétienne ancienne »¹². Au moment de son arrivée, l'ensemble de la surface de ces terres isolées est désormais transformé, comme on l'a souligné, en un paysage fossilisé. N'étant plus occupées, ces îles, comme Inishkea nord, ne reçoivent plus en effet de nouvelles constructions ou de transformations du sol. Mais surtout, l'archipel d'Inishkea paraît avoir été inoccupé entre le x^e et la fin du xviii^e siècle, avant d'être recolonisé par des émigrants originaires d'Ulster. L'occupation récente du xix^e siècle est donc restée relativement ponctuelle – assurant par conséquent une bonne conservation générale des vestiges anciens.

8 *Ibid.*, p. 271-272 ; Françoise Henry, *Les Îles d'Inishkea*. Carnets personnels, éd. Barbara Wright, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012, p. 30.

9 *Ibid.*, p. 30-31.

10 *Shells and bones – no implements of any description* (archives du National Museum of Ireland, Document E63, L-L28 Inishkea North).

11 *Possibly a Viking settlement – as some of the houses on the shore are suspiciously oblong and rather big*. « Bien sûr, ajoute Françoise, il se peut que celles-ci ne datent que d'un ou deux siècles. Il est difficile de dire dans un tel endroit ! » (*Of course, they may only be a century or two old. It is hard to tell in such a place !*).

12 Françoise Henry, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 75, 1945, p. 127-155, ici p. 129.

La fouille de 1938

Le troisième séjour de Françoise Henry à Inishkea a lieu l'année suivante, en juin-juillet 1938. Il est consacré à la réalisation de fouilles sur les sites identifiés en 1937, en particulier les vestiges d'habitat associés aux stèles de la dune de Bailey Mór. Il s'agit désormais de fouiller les structures qui pourraient fournir des éléments de datation de ces monuments, déterminer leur fonction, leur utilisation et enfin leur chronologie. Un objectif secondaire de la fouille est d'affiner la reconnaissance archéologique de l'environnement du site de Bailey Mór, notamment sur les autres sites à stèles.

L'opération est dotée d'une subvention de 20 £ accordée par la Royal Irish Academy. Délivrée pour une durée de trois mois par la Commission des travaux publics d'Irlande, l'autorisation de fouille stipule que le mobilier découvert sera déposé au Musée national d'Irlande, qui recevra également le rapport de fouille. Le musée de Dublin est alors dirigé par l'archéologue autrichien Adolf Mahr (1887-1951), avec lequel Françoise entretient de bonnes relations. Elle ignore manifestement l'engagement politique de Mahr au service du nazisme et l'activité de renseignement qu'il exerce à cette époque au profit de l'Allemagne nazie¹³.

Les fouilles de l'été 1938 portent ainsi sur le site à stèles localisé l'année précédente sur le versant nord-est de la grande dune du Bailey Mór. Trois unités d'habitation en forme de cellules sont dégagées, malgré le mauvais temps, qui empêche de réaliser complètement le programme de terrain initialement prévu.

La Maison A

L'unité A est constituée d'une pièce unique de plan rectangulaire, d'environ 3,40 m sur 4,30 m, dont le sol est creusé dans le substrat de sable blanc induré (fig. 1). La porte est placée au milieu du grand côté nord-est, lequel est percé d'une petite fenêtre à gauche de l'ouverture. Le foyer central est bordé d'un espace de couchage, marqué par une zone vide, le long du petit côté sud-est de la pièce. Un petit coffre de dalles de pierre occupe la partie centrale du foyer. Trouvée « remplie de cendres très noires et très grasses », cette « boîte » est interprétée par Françoise Henry comme une « rôtissoire »¹⁴.

13 Mahr est un personnage controversé, qui est entré au musée de Dublin en 1927 pour y prendre en charge les collections archéologiques irlandaises. C'est un protohistorien, précédemment conservateur au Muséum d'histoire naturelle de Vienne, qui a notamment effectué des fouilles sur le célèbre site de Hallstatt. Nommé directeur du musée de Dublin en 1934, il est depuis avril 1933 membre du NSDAP, dont il est officiellement le représentant et l'animateur pour l'Irlande (*Ortsgruppenleiter*), au sein de l'Organisation pour l'étranger (*Auslandsorganisation*) du parti nazi. Son travail consiste en particulier à délivrer à Berlin des rapports mensuels sur la situation politique du pays qui l'héberge. Après la guerre, Mahr sera suspecté d'avoir effectué des missions de renseignement pour le compte de l'Allemagne nazie afin de préparer un débarquement allemand en Irlande (Opération Green). Cependant, le grand spécialiste allemand de l'art celtique, Paul Jacobstahl (1880-1957), lui-même émigré à Oxford en raison de ses origines juives, attestera, devant les instances de dénazification britanniques, que le travail scientifique de Mahr « n'a jamais souillé l'histoire en projetant sur le passé les doctrines raciales ou autres du nazisme » (Gerry Mullin, *Dublin Nazi N°1: The Life of Adolf Mahr*, Dublin, Liberties Press, 2007, p. 186).

14 Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », art. cit., p. 170.



Fig. 1 : « Hutte A » [d'Inishkea nord] ; vue intérieure montrant la pierre à encoche (avant le dégagement du reste de la rôtissoire) et la cheminée au-dessus » (d'après Henry, 1947, fig. 2).

Cette petite habitation présente un niveau de sol d'occupation exceptionnellement préservé. En entrant, sur le côté gauche, se trouve un espace de repos dépourvu de vestiges qui est délimité, du côté du foyer central, par une série de dalles placées de chant. Plusieurs objets, abandonnés en place par les derniers occupants, ont été découverts aux alentours du foyer. Comme l'indique Françoise Henry, « un disque d'os de baleine perforé d'une série de trous ronds à son pourtour » a été trouvé reposant, à plat sur le sol de la maison, « au-dessous d'un tas de coquillages que surmontait une pierre plate, sur laquelle gisait un poinçon d'os à tête perforée » (fig. 2). Pour elle, « ce disque rond semble être le fond d'un panier qui, au moment de l'abandon de la maison, aurait été laissé

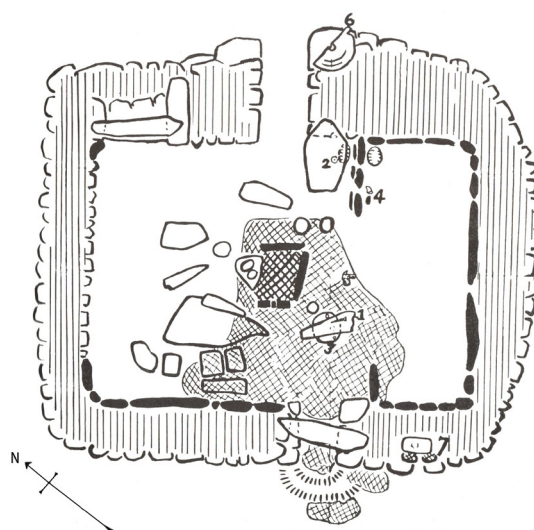


Fig. 2 : « Plan de la hutte A [d'Inishkea nord]. Parties noires : pierres en section ; traits croisés : cendres ; traits croisés noirs : cendres très noires. 1 : poinçon d'os ; 2 : peson ; 3 : disque d'os de baleine ; 4 : fragment de corne et de pierre à aiguiser (?) ; 5 : morceau de fer ; 6 : fragment de meule ; 7 : pierre à cupule » (d'après Henry, 1947, fig. 5).

près de l'âtre, rempli de coquillages, son couvercle de pierres portant la pointe d'os qui devait servir à extraire les mollusques de leur coquille ». Tout près, la fouille a mis en évidence un couteau en fer dans la lame était fichée verticalement dans le sol¹⁵.

Les Maisons B et C

Les unités B et C sont jointives et du type « cellules de ruche » (*beehive type*), comme les constructions monastiques du haut Moyen Âge chrétien identifiées sur l'île d'Inishglora. Elles sont composées chacune d'une unique pièce rectangulaire communiquant avec l'extérieur par une porte étroite orientée au nord-ouest. Les murs, en partie arasés, sont constitués de lits de grandes dalles assemblées à sec. La partie supérieure, disparue, devait être formée d'une couverture de blocs en encorbellement, s'adaptant à des pignons de forme triangulaire, comme à Gallerus, dans la presqu'île de Dingle.

À la fouille, la Maison B apparaît extrêmement bouleversée par des remaniements modernes. Seuls des lambeaux de murs sont encore en place. Ce bouleversement se révèle lié en grande partie à l'introduction d'une stèle à motif de crucifixion (Stèle 1), dont la mise en place a détruit, pour sa plus grande part, le foyer central de l'habitation. La magnifique Stèle 2, à croix surmontant un motif de spirales, est également intrusive dans la construction, de même que de probables éléments de linteaux en pierre, mêlés au tertre résultant de la destruction des Maisons B et C. Seul un long bloc à motif de croix à terminaisons en forme d'Y, trouvé parmi les matériaux d'effondrement de la Maison B, pourrait appartenir en effet au linteau de la porte de l'habitation¹⁶.

L'unité voisine de la Maison C est intacte, en revanche, malgré l'arasement du toit, construit à l'origine en dalles en encorbellement. La pièce centrale est constituée d'un espace rectangulaire d'environ 3,30 m de large sur près de 5 m de longueur, dont le sol est creusé dans le substrat sableux. Ouvrant sur le sud-est, une petite fenêtre est ménagée dans le mur faisant face à la porte. Un espace de couchage, marqué par une zone vide, occupe un des petits côtés de la pièce, au nord-ouest. Dans les coins ouest et sud de la pièce, des amas de coquillages ont été abandonnés sur le sol¹⁷.

La fouille stratigraphique de cette construction, conduite couche après couche, fait apparaître plusieurs phases d'occupation. La zone centrale de combustion est constituée de deux « énormes foyers superposés » dont l'épaisseur atteint environ 30 cm. Ils sont recouverts par une couche de destruction mêlée des blocs effondrés, qui atteint plus de 80 cm d'épaisseur. Cette unité de comblement contient plusieurs foyers dans lesquels sont dispersés des os de poisson.

¹⁵ *Ibid.*, p. 170.

¹⁶ Françoise Henry, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 75, 1945, p. 127-155, Pl. XXIII, 2

¹⁷ *Ibid.*, p. 135.

Le mobilier découvert est peu spectaculaire. Une fusaïole en os et un couteau en fer sont recueillis au niveau du foyer inférieur. Dans l'espace de couchage attenant au foyer supérieur est trouvé un peigne en os à petits rivets de fer. Enfin, un bassin de pierre, renversé, est mis au jour au niveau de la couche de destruction supérieure¹⁸.

Sous le niveau du sol de la maison apparaissent plusieurs sépultures à inhumation individuelle, creusées dans le substrat géologique. Un premier squelette, associé à un mobilier lithique atypique d'origine probablement préhistorique, est dégagé complètement¹⁹. D'autres sont identifiés à l'extérieur de l'emplacement de l'habitation.

Les autres recherches

Une prospection systématique de surface est menée d'autre part sur le Bailey Mór et à ses abords. Cinq nouvelles unités d'habitat (Maisons D, E, F, G, H) sont identifiées au sommet de la grande dune et une sixième sur celui de la petite éminence voisine du Bailey Beag, à une trentaine de mètres au sud du grand amas de Bailey Mór (Maison I). L'emplacement d'une forge est également reconnu à une dizaine de mètres au pied de la grande dune. Trois épingles en os à tête triangulaire perforée (de type « *pig-fibula* ») sont trouvées à l'emplacement des Maisons H et I. Elles sont similaires à l'exemplaire trouvé en fouille sur le sol de la Maison A et sont datables du VI^e au X^e siècle.

Une tranchée est ouverte à travers le monticule aplati d'une cinquantaine de mètres de diamètre, qui se trouve à environ 150 m au sud-est du Bailey Mór, et dans lequel sont fichées les Stèles 3 et 4. L'objectif de cette intervention est de déterminer si cette surface contient des « structures de pierres, en particulier au voisinage des stèles »²⁰. Une grande tranchée est-ouest est donc creusée depuis la Stèle 3, tandis qu'une fouille en aire ouverte est entreprise autour de l'emplacement de la Stèle 4. Enfin, un sondage stratigraphique est effectué à l'emplacement d'une cinquième stèle découverte en remploi à proximité de la chapelle Saint-Colomban lors de la campagne de 1938²¹.

Les fouilles sont interrompues par les difficultés matérielles que rencontre la fouille, menée sur une île déserte avec un équipement minimum et des fouilleurs non professionnels. S'y ajoutent la violence des intempéries répétées, la présence d'un individu ne s'investissant pas dans le travail à l'intérieur d'une équipe réduite à quatre personnes, et l'hostilité sourde manifestée par les habitants vis-à-vis de l'intrusion d'une étrangère dans leur petit univers – qu'ils voient s'emparer de reliques dont eux-mêmes ne prenaient aucun soin, mais dont ils refusent de se voir dépossédés. Puis le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale met entre parenthèses ces recherches d'Inishkea.

18 *Ibid.* p. 127-155, Pl. XXII, 3.

19 Il s'agit d'un « gros galet de quartz blanc en forme d'œuf », d'une « pièce de granit brute de forme allongée [...] dont la forme évoque vaguement une hache de pierre » et d'un « petit éclat de schiste [...] qui pourrait être un artefact » (*ibid.*, p. 135).

20 *Ibid.*, p. 141, fig. 5.

21 *Ibid.*, p. 132, Pl. XXVIII.

Françoise Henry part alors travailler à Londres dans une usine d'armement à partir de 1941. Ainsi, les recherches de 1937-1938 ne seront-elles publiées qu'après-guerre, d'abord en anglais en 1945²², puis dans une version française parue en 1947 dans la *Revue archéologique*²³.

Les mesures prises à l'issue des travaux

Faute de temps et de moyens, les fouilles d'Inishkea ne sont pas comblées et les habitations médiévales sont laissées dans leur état de dégagement final. Aussi, début juillet 1938, Françoise Henry reçoit-elle une livraison de matériel, commandée par l'Inspection des monuments historiques d'Irlande, afin d'installer une clôture de fil de fer barbelé autour des structures archéologiques mises au jour. Il s'agit d'éviter que le bétail en divagation sur l'île ne vienne les piétiner et les dégrader²⁴.

Plusieurs stèles posent également problème et pourraient être dégradées si elles étaient laissées en place. Il s'agit des Stèles 2 (fig. 3) et 4 ainsi que de la Stèle 5, que Françoise prévoit de prélever pour les déposer au musée de Dublin, en accord avec Adolf Mahr et Harold Leask, inspecteur des monuments historiques. Les deux premières pierres sont implantées sur la dune du Bailey Mór, qui est propriété de l'État. En revanche, la troisième se trouve en terrain privé, à environ 450 m du site précédent, sur un chemin de terre menant à l'oratoire de saint Colombkille. Les Îliens s'opposent à l'enlèvement des stèles et le transport à Dublin ne peut finalement s'effectuer qu'en juin 1939, sous protection policière.



Fig. 3 : « Stèle n° 2 » [d'Inishkea nord] (d'après Henry, 1947, fig. 9).

²² *Ibid.*

²³ Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », art. cit.

²⁴ Françoise Henry, *Les Îles d'Inishkea. Carnets personnels*, op. cit., p. 59.

L'usage de la photographie

Françoise Henry recourt systématiquement à la photographie pour documenter les structures archéologiques mises au jour. Elle possède un petit appareil portable argentique, à négatif noir et blanc. Françoise s'en sert pour réaliser des prises de vue du paysage des îles d'Inishkea, qui documentent le contexte environnemental des structures d'occupation médiévale ainsi que des vues d'ensemble des vestiges de constructions, dont certains sont associés à des stèles encore en élévation²⁵.

Françoise documente également les stèles gravées, qui sont l'objet principal de ses recherches. Elle réalise de nombreuses prises de vue des blocs dans leur état avant fouille, puis après dégagement des sédiments dans lesquels ils sont enfouis²⁶. Plus précisément que le dessin, les prises de vue frontales des blocs dégagés permettent de restituer la composition de leur ornementation gravée²⁷.

Françoise fait surtout appel à la photographie pour enregistrer les données de fouille, qui ne peuvent être rendues qu'incomplètement et imparfaitement par les relevés graphiques²⁸. Elle prend notamment des vues d'ensemble des constructions de pierre en fin de fouille, après enlèvement complet des comblements d'effondrement²⁹. Ces vues générales sont complétées par des vues de détail de dispositifs architecturaux³⁰ ou des vues obliques de sols archéologiques³¹, ou encore des vues de mobilier en place³². Les sépultures font également l'objet de prises de vue générales et de vues de détail³³.

Une fouille novatrice

Lorsqu'elle avait travaillé à la rédaction de sa thèse sur les *Tumulus du département de la Côte-d'Or*, Françoise Henry n'avait réalisé que quelques sondages dans le groupe de tertres funéraires de la fin de l'âge du Bronze des Chaumes d'Auvenay à Ivry-en-Montagne³⁴. Les recherches de terrain d'Inishkea constituent les premières fouilles d'ampleur qu'elle réalise dès 1938, malgré le peu de moyens dont elle dispose et les énormes difficultés matérielles auxquelles elle est confrontée. Comme Françoise le souligne elle-même, ces recherches d'Inishkea sont en effet les « premières fouilles systématiques effectuées en Irlande d'un monastère de type ruche du haut Moyen Âge chrétien »³⁵.

25 Françoise Henry, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », art. cit., Pl. XIX, 1-3 ; XX, 1 ; XXIII, 4.

26 *Ibid.*, Pl. XX, 2-3 ; XXIII, 2-4 ; XXVI, 3.

27 *Ibid.*, Pl. XX, 3 ; XXVII ; XXVIII.

28 Elle photographie également, à leur demande, les habitants et les membres de son équipe.

29 *Ibid.*, Pl. XX, 4 ; XXI, 1 ;

30 *Ibid.*, Pl. XXI, 2 ; XXIII, 1-3.

31 *Ibid.*, Pl. XXII, 1 ; XXIV, 1-2 ; XXV, 1.

32 *Ibid.*, Pl. XXII, 3 ; XXV, 2 ; XXVI, 1-2.

33 *Ibid.*, Pl. XXII, 2.

34 Françoise Henry, *Les Tumulus de la Côte-d'Or*. Paris, Ernest Leroux, 1933, p. 108, fig. 37.

35 Françoise Henry, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », art. cit., p. 154.

Françoise Henry porte ainsi une attention particulière aux sols d'habitat encore conservés à l'intérieur de ces unités d'habitation. La nature du sédiment sableux rend leur fouille délicate, car le contact du sol n'est pas toujours aisément détectable. Néanmoins, Françoise tient à ce que tous les vestiges déposés ou présents sur les sols de ces maisons soient scrupuleusement laissés en place. Elle écrit en effet : « Ainsi, le résultat des fouilles a été de nous faire connaître l'aspect des cellules monastiques irlandaises, non plus vidées de leur contenu, mais avec leur mobilier en place et tous les détails qui nous aident à imaginer la vie des habitants³⁶. »

L'absence générale de céramique indique que « les récipients devaient donc être en bois ou en peau », ce qui est confirmé par la présence de nombreuses pierres chauffées, trouvées éparées sur le sol de la Maison A. Elles ont manifestement servi à faire bouillir l'eau dans des récipients dont il n'est rien resté à la fouille³⁷. Ainsi, pour Françoise Henry, la fouille doit-elle envisager non seulement ce qui est resté visible – en s'étant conservé – mais aussi tous les éléments du mobilier de ces maisons dont il n'est rien resté, dans la mesure où ceux-ci étaient constitués de matériaux organiques.

Une démarche stratigraphique

Une autre innovation introduite par Françoise Henry est la prise en compte de la stratigraphie. Dans la Maison A, par exemple, elle ménage plusieurs profils stratigraphiques selon les axes longitudinaux (sections A-B, C-D) et transversaux (sections E-F, G-H) de la construction, poussant la fouille jusqu'au contact avec le substrat géologique. Françoise relève également les coupes de la grande tranchée et des sondages ouverts pour déterminer le contexte stratigraphique des Stèles 3 et 4 ainsi que la Stèle 5, située près de la chapelle Saint-Colomban.

D'où Françoise tire-t-elle sa méthode stratigraphique, encore inédite dans l'archéologie médiévale d'Europe occidentale ? Vraisemblablement des travaux de l'archéologue britannique Mortimer Wheeler (1890-1976), qui commence à généraliser, dans ses fouilles des années 1930 de l'enceinte fortifiée de Maiden Castle (Dorset), l'individualisation des interfaces stratigraphiques, qui séparent les couches archéologiques les unes des autres³⁸. C'est le principe de représentation stratigraphique qu'emploie Françoise Henry dans ses fouilles de 1938 à Inishkea³⁹. En revanche, elle ne numérote pas encore les unités stratigraphiques à l'égal de « faits » archéologiques – comme le préconisera Wheeler à partir du début des années 1950⁴⁰. En France, le recours aux relevés stratigraphiques systématiques ne se popularisera dans l'archéologie médiévale que dans les années 1970, sous l'impulsion notamment du chartiste Michel de Boüard (1909-1989), qui les

36 Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », art. cit., p. 172.

37 *Ibid.*

38 Mortimer Wheeler, *The Excavation of Maiden Castle, Dorset*, Oxford, Oxford University Press, 1934 ; *Id.*, *Maiden Castle; Dorset*. London, Society of Antiquaries of London, 1943, fig. 10.

39 Françoise Henry, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », art. cit., fig. 8-9.

40 Mortimer Wheeler, *Archaeology from the Earth*. Oxford, Oxford University Press, 1954, p. 54.

importera de l'archéologie allemande de la fin des années 1930 par l'intermédiaire de l'archéologue médiéviste allemand Herbert Jankuhn (1905-1990)⁴¹, figure éminente de l'archéologie nationale-socialiste allemande.

Mais Françoise est attentive également aux indices de réemploi, qui ne se traduisent pas nécessairement par des épisodes de dépôts stratigraphiques. Ainsi, elle remarque la présence d'un bloc ayant servi de crapaudine dans la maçonnerie d'un des murs de la Maison A. Celle-ci contient également des pierres brûlées provenant d'un foyer antérieur, qui a été exploité comme source de matériaux par les bâtisseurs de cette cellule d'habitat⁴². Il a donc visiblement existé des structures antérieures à celles fouillées, qui n'ont pas laissé de traces archéologiques directes.

L'appel aux sciences de l'environnement

De manière encore largement inédite dans les fouilles d'archéologie médiévale en Europe occidentale, Françoise Henry fait appel aux sciences naturelles pour étudier les vestiges non manufacturés (ou écofacts) extraits du terrain. Elle fait ainsi réaliser une analyse anthracologique des restes de combustion associés au foyer de la Maison. L'étude, effectuée par Patrick O'Connor, révèle la présence de frêne (*Fraxinus*), de noisetier (*Corylus*) et de bouleau (*Betula*) – espèces aujourd'hui disparues sur l'île.

Françoise Henry fait également intervenir l'archéozoologie pour étudier les ossements animaux trouvés en connexion avec les structures archéologiques. La détermination des espèces donne des indications sur le régime alimentaire des ermites, qui consommaient principalement du bœuf, du mouton et du porc⁴³. Les restes abandonnés sont clairement des déchets de préparation culinaire, comme l'atteste la présence de « plusieurs pieds de porcs dans les débris qui avoisinaient la rôtissoire de la maison A »⁴⁴. Les poissons, ainsi que certaines espèces communes de coquillages (comme le bigorneau et la patelle), ont également été consommés.

Le phoque et certains oiseaux de mer, comme le cormoran, sont présents parmi les restes fauniques, mais Françoise Henry ne les associe pas aux déchets de consommation alimentaire des ermites d'Inishkea. De même, elle note la présence d'ossements de baleine, aménagés pour produire des outils ou des éléments de mobilier : ainsi, une omoplate a été taillée pour produire un hachoir et une vertèbre transformée en un probable fond de panier.

L'archéo-malacologie est également mise à contribution. Celle-ci permet de déterminer que certains coquillages, comme la pourpre, n'ont pas été consommés. Leurs débris étaient particulièrement nombreux dans la Maison C ainsi qu'en plusieurs autres endroits de la dune. Toutes les coquilles avaient été brisées, relève Françoise Henry, pour en extraire la goutte de teinture

41 Laurent Olivier, « Les racines nationales-socialistes de la refondation de l'archéologie médiévale en France : Michel de Boüard (1909-1989) et Herbert Jankuhn (1905-1990) », *Antiquités nationales*, 44, 2013, p. 157-175, ici p. 166 et fig. 5.

42 Françoise Henry, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », art. cit., p. 140.

43 Les restes osseux animaux sont étudiés par Arthur Wilson Stelfox.

44 Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », art. cit., p. 172.

pourpre qu'elles contenaient. « Ce détail apparaît comme spécialement intéressant, note-t-elle, lorsque l'on songe que la pourpre joue un rôle important dans la plupart des manuscrits irlandais du VIII^e siècle »⁴⁵.

Dans les années 1930, les sciences naturelles ne sont encore que très exceptionnellement mobilisées pour alimenter les recherches d'archéologie des périodes historiques. En Allemagne, le préhistorien d'origine hongroise Hans Reinerth (1900-1990) réalise, dès les années 1920, des fouilles pionnières sur les habitats lacustres d'époque néolithique et des âges des Métaux du lac Feder (Bade-Würtemberg). Il fait alors appel à la photographie aérienne, à la paléobotanique, à la sédimentologie et à l'archéozoologie et utilise la photographie pour produire des prises de vues verticales des sols archéologiques⁴⁶.

En 1930, Reinerth fait la connaissance d'Alfred Rosenberg (1893-1946) et adhère au parti nazi dès l'année suivante. Il rédige alors un manifeste qui dresse le programme de la « nouvelle archéologie » nationale-socialiste : « La Préhistoire allemande sous le III^e Reich »⁴⁷. En 1933, au moment de la prise de pouvoir de Hitler, Reinerth fédère déjà, sous son organisation du *Fachgruppe für deutsche Vorgeschichte* (section professionnelle de la préhistoire allemande), les trois quarts des préhistoriens allemands, et notamment la jeune génération. Son ascension, sous la protection de Rosenberg, semble irrésistible, bien que, déjà, éclate la rivalité avec Himmler et son organisation scientifique de la SS, le *SS-Ahnenerbe* : ceux-ci n'entendent pas laisser à Reinerth l'exclusivité de l'archéologie allemande inspirée par le nazisme.

Il est ainsi vraisemblable que ce soit Alfred Mahr, dont le musée était destinataire des fouilles d'Inishkea, qui ait facilité l'accès de Françoise Henry aux disciplines des sciences naturelles contribuant aux recherches archéologiques, à l'exemple de ce qui se faisait alors de mieux en Allemagne, sous l'égide du parti nazi et la tutelle de Rosenberg. Lui-même représentant du parti nazi en Irlande, Mahr était alors engagé dans un ambitieux plan de modernisation de l'archéologie irlandaise pour l'élever aux standards scientifiques pratiqués sur le continent européen. Comme il l'explique alors, en 1932, son « programme est de relier l'archéologie irlandaise, par l'intermédiaire de la Grande-Bretagne, à l'archéologie européenne et, par l'Europe, de la mettre en relation avec le reste du monde »⁴⁸. À son insu, Françoise a été embarquée dans ce projet d'excellence archéologique – auquel elle ne pouvait qu'adhérer – mais qui n'était pas sans conséquences plus larges, au plan politique.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 173.

⁴⁶ Gunter Schöbel, « Hans Reinerth : From Archaeologist to Reichsamtsleiter (1918-1945) », dans Jean-Pierre Legendre, Laurent Olivier et Bernadette Schnitzler (dir.), *L'Archéologie nationale-socialiste dans les pays occupés à l'ouest du Reich*, Gollion, InFolio, 2007, p. 45-59, ici p. 47 et fig. 6.

⁴⁷ Hans Reinerth, « Deutsche Vorgeschichte im Dritten Reich », *Nationalsozialistische Monatshefte, Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 3, 27, 1932.

⁴⁸ Gerry Mullin, *Dublin Nazi N°1...*, op. cit., p. 42. Notre traduction.

Une datation séquentielle

Les méthodes de datation absolue, comme le radiocarbone, ne sont pas encore connues en 1938. Françoise Henry s'appuie alors sur la typo-chronologie pour bâtir un cadre de datation relative des structures archéologiques explorées à Inishkea, en s'appuyant sur les méthodes de *cross dating*, qui lui permettent d'obtenir un séquençage des diverses périodes successives d'occupation et d'abandon du site. La difficulté est qu'il n'existe encore aucun référentiel suffisamment précis, les datations du mobilier tombant à l'intérieur d'une fourchette chronologique équivalente à un demi-millénaire. Par ailleurs, les structures d'habitat découvertes à Inishkea nord n'ont livré aucun mobilier céramique datable, qui pourrait fixer leur période d'occupation. Le petit mobilier associé – comme le peigne en os de la Maison C et l'épingle en os à tête perforée de la Maison A – ne produit quant à lui qu'une fourchette de datation assez large, qui va du ^v^e au ^x^e siècle.

Seules les stèles pourraient fournir à Françoise Henry des indices de datation typologique plus serrée, bien que les pierres aient été trouvées déplacées. Constituées de grandes dalles à motifs gravés en faible relief, elles sont apparemment postérieures aux « petits piliers non équarris et timbrés d'une croix du ^{vi}^e siècle », remarque-t-elle. Elles sont, d'autre part, certainement antérieures aux « grandes croix irlandaises », qui ne se généralisent qu'à partir du ^{viii}^e siècle. Ces comparaisons typo-chronologiques orientent donc la datation des reliefs sculptés d'Inishkea dans le courant du ^{vii}^e siècle.

Or, comme le relève Françoise, la composition de leur ornementation paraît justement très proche de celles de certains manuscrits irlandais du haut Moyen Âge, comme en particulier le Livre de Durrow, qui date semble-t-il lui-même de la fin du ^{vii}^e siècle. On y retrouve notamment le « développement de la spirale » de même qu'une « notion de la décoration en pleine page ». Ainsi, ces stèles d'Inishkea sont-elles « probablement inspirées par les pages de manuscrits, maintenant disparus, un peu antérieurs au Livre de Durrow », en conclut-elle⁴⁹. On peut donc semble-t-il les dater de la fin du ^{vii}^e et des débuts du ^{viii}^e siècle⁵⁰.

Bien que trouvées non en place, ces stèles appartenaient ainsi certainement à un ermitage de la période chrétienne ancienne. Elles ont pu être dressées à l'origine au voisinage de la Maison B, dont la fouille suggère qu'il s'agissait d'une chapelle. Le linteau de la porte de cette construction était en effet orné d'un motif de « croix aux extrémités bifides d'un type fréquent sur les stèles et les piliers du ^{vi}^e et du ^{vii}^e siècles »⁵¹. Comme le relève Françoise, ce motif est daté par une inscription de la fin du ^{vii}^e siècle sur le pilier de Kilnasaggart (Co. Armagh), en Irlande du Nord. Les stèles et les structures archéologiques sont donc contemporaines.

49 Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », art. cit., p. 175.

50 Françoise Henry, *Irish Art in the Early Christian Period*. London, Methuen and Co., 1940, p. 50-51 ; *Ead.*, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », art. cit., p. 152.

51 Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », art. cit., p. 174.

Cette convergence d'indices rassemblés par Françoise Henry montre ainsi que l'ermitage d'Inishkea pourrait avoir été fondé par des disciples de saint Colomban⁵². Néanmoins, son occupation se serait probablement prolongée jusque dans le courant du VIII^e siècle, et peut-être même au-delà. Il lui est naturellement difficile de le prouver, en l'absence d'éléments typologiques bien datables, parmi le mobilier d'habitat, qui fourniraient un bon *terminus post quem*. Cependant, la présence de nombreux restes de coquilles de pourpre accumulés sur le site est à l'évidence le produit d'un artisanat de production de colorant, qui est particulièrement employé dans les manuscrits irlandais du VIII^e siècle⁵³. Par ailleurs, l'état des sols des maisons – comme celui de la Maison A, où les occupants ont abandonné leur mobilier en place – suggère un abandon précipité, qui pourrait être dû à une attaque de « pirates scandinaves ou autres »⁵⁴.

Après leur abandon, ces structures continuent encore à être occupées sporadiquement, sous la forme d'abris temporaires. Les petits foyers découverts au-dessus de la couche d'effondrement de la Maison C appartiennent vraisemblablement à des haltes de marins-pêcheurs. Trois *pennies* d'argent d'Henri II (1133-1189) ou Richard Cœur-de-Lion (1157-1199) ont été trouvés dans la couche d'effondrement de la Maison B et signalent une occupation ponctuelle de la seconde moitié du XII^e siècle⁵⁵. Comme l'écrit Françoise Henry, un trésor d'objets liturgiques du XVII^e siècle, découvert anciennement à Inishkea, indique par ailleurs que, « durant cette période tardive, les moines ou les prêtres en danger sur le continent ont trouvé refuge dans l'île, emportant avec eux des objets appartenant à une église plus importante que l'oratoire qui pouvait être encore en élévation à cette époque sur le *Bailey Mór* »⁵⁶.

Les fouilles montrent par ailleurs que la plupart des stèles ne sont pas dans leur position d'origine et qu'elles ont été replacées sur le terrain à des dates relativement récentes. Comme à Duvillaun, elles devaient être dressées à l'origine auprès d'un oratoire et de la tombe d'un « saint ». La coupe stratigraphique du contexte de la Stèle 4 montre par exemple que le grand bloc est associé à une fosse, qui a recoupé un mur de pierraille antérieur, appartenant sans doute aux premiers aménagements du site⁵⁷. La stèle à motif de crucifixion (Stèle 1) de la Maison B est également intrusive dans les matériaux d'effondrement de la construction, dont la perturbation a bouleversé par ailleurs l'emplacement du foyer de la maison⁵⁸. Quant à la stèle portant une croix latine de la Maison F, elle a manifestement été plantée au sommet du monticule de débris de construction de l'habitation, bien après son abandon⁵⁹.

52 Françoise Henry, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », art. cit., p. 152. Cette interprétation est en accord avec la tradition orale, qui attribue les fondations monastiques d'Inishkea nord à saint Colomban.

53 Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », art. cit., p. 173.

54 *Ibid.*, p. 172.

55 Françoise Henry, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », art. cit., p. 137.

56 *Ibid.*, p. 152.

57 *Ibid.*, p. 144-145, fig. 5-6.

58 *Ibid.*, p. 137.

59 *Ibid.*, Pl. XXIII, 4.

L'organisation matérielle du chantier : le séjour de l'équipe

Lors de ses deux premiers séjours de 1937, Françoise Henry s'est installée à Falmore, à la pointe sud de la péninsule de Mullet, dans la pension de famille *Sea View* tenue par Stephen Keane et sa femme Máire, qui y possèdent une épicerie. Les séjours à Inishkea ne peuvent être alors que de courte durée, les équipes et le matériel de fouille devant être transportés par bateau depuis la péninsule de Mullet. De plus, Françoise ne conduit pas ; elle ne se déplace qu'à vélo, et laisse sa bicyclette à Falmore. Cette organisation peut convenir à une mission de reconnaissance, que Françoise mène seule, mais pas à une fouille, nécessitant le recrutement d'une équipe.

Aussi, pendant le séjour de 1938, Françoise Henry installe une base de fouille sur l'île d'Inishkea nord. Grâce à la subvention de la Royal Irish Academy, elle peut recruter une petite équipe de travailleurs et embaucher Ann Cawley, une habitante de Glosh, pour s'occuper de la cuisine. Françoise achète pour sa part toutes les provisions nécessaires à la fouille et à l'entretien de l'équipe, puis les fait transporter sur l'île.

À son arrivée, le 7 juin 1938, Françoise doit « parlementer » à Glosh avec des îliens déplacés à terre pour qu'on lui prête une maison dans l'île d'Inishkea nord susceptible de l'héberger, elle et la petite équipe de fouilleurs qu'elle doit encore constituer. Ann Cawley assure l'intermédiaire de la négociation. On leur prête finalement une maison dans l'ancien village, aujourd'hui abandonné, qui domine la baie de Porteen Beg, au sud de l'île.

Sur place, Françoise trouve la maison « d'aspect relativement net », au-dessus du village déserté. Le bâtiment a conservé sa porte, qui ferme avec une corde, et « presque tout le verre de ses vitres », écrit-elle. L'habitation comporte une cuisine ainsi que deux chambres pourvues d'un parquet « propres, à part quelques toiles d'araignées »⁶⁰. Elle note :

Il y a une grande cuisine passée à un lait de chaux légèrement bleuté qui s'écaille. Les pêcheurs ont écrit et récrit, laborieusement, leurs noms et leurs adresses au crayon ici et là. Il y a même quelques essais de dessin, un canard, un profil de femme, et de laborieuses citations de poèmes appris à l'école. Le mur au-dessus de la cheminée a perdu son enduit et montre à nu ses briques au milieu d'un ciment brunâtre⁶¹.

Les pièces sont vides et il faut improviser un mobilier rudimentaire à partir de ce que l'on trouve sur place. Françoise rapporte :

Je déniche un morceau de *tank* à homard derrière une maison, qui, juché sur deux morceaux de caisse, fait une table à claire-voie. Les gars apportent un autre débris qu'ils dressent sur des pierres et qui fait une autre table. Un panier renversé fait un siège, une caisse à thé un autre⁶².

60 Françoise Henry, *Les Îles d'Inishkea. Carnets personnels, op. cit.*, p. 36.

61 *Ibid.*

62 *Ibid.*

Manger et dormir sur une île déserte

On pourra donc s'asseoir dans la cuisine pour y manger, auprès du feu. Il reste à régler la question du couchage car évidemment, il n'y a pas de literie dans la maison abandonnée. On se répartit dans les deux chambres, l'une étant dévolue aux hommes et l'autre à Françoise et Ann : « Ann [...] arrange nos lits sur le plancher de l'une des chambres parquetées – de grosses couvertures et une courtepointe de flanelle rouge. Pour le sien, elle déballe trois sacs de paille qu'elle installe devant le feu⁶³. » La première nuit, les ânes et les vaches se pressent aux fenêtres et une génisse pousse la porte de son mufler. Françoise rapporte la scène, d'une manière cocasse, dans laquelle transparaît son attachement aux animaux :

Nous sommes à peine couchés qu'un remue-ménage commence au dehors. On se pousse, se presse, on souffle. Un meuglement s'élève, hésitant. Un autre lui répond, interrogateur ; des miaulements aigus, un braiement, puis un autre, avec ce ton éperdu que savent prendre les ânes. Il semble que tous les animaux domestiques de l'île se sont passé la nouvelle : il y a une maison habitée. Ils viennent, se pressent contre les murs, soufflent aux fenêtres, poussent de gros museaux aux vitres, appellent, implorent. Finalement, d'une poussée, la porte s'ouvre, et la tête effarée d'une génisse à peine sortie de l'enfance, s'encadre dans l'ouverture. Ann s'affaire, s'exclame, lançant des imprécations entremêlées d'interjections de tendresse : « Bon petit veau, héla, vas-t-en, pauvre créature, vas ! Oust, sors de là ! Allons, allons mon (pe)tiot ! »⁶⁴.

Il n'y a pas de bois sur l'île ; Françoise Henry a fait venir de la péninsule de Mullet de la tourbe pour chauffer la petite maison de fouille et cuire les aliments. Ann Cawley est son assistante et sa cuisinière. Elle ne travaille pas sur le terrain. C'est elle qui prépare notamment la collation de onze heures de l'équipe sur la fouille, qui reste sur le chantier au moment du déjeuner. Elle cuit le pain dans la cheminée et fait cuire les œufs et le bacon, qui forment la base de la nourriture des fouilleurs, avec le thé. L'eau est puisée à une source des environs.

L'entretien du feu est un souci quotidien. Ann ramasse les débris rejetés par la mer sur le rivage, qui peuvent être transformés en combustible : des flotteurs de filets, des morceaux de bouée de sauvetage... Les jours de tempête, les vagues recrachent des « fragments menus de planches, [des] taquets de *currachs* », [des] fragments de *giúsach* [et des] bruyères d'Achill »⁶⁵. C'est autant à prendre, que l'on pourra faire brûler, dans la petite maison enfumée.

L'équipe de fouille

Pour sa fouille de 1938, Françoise Henry a recruté trois ouvriers, à Glosch, sur la base d'un salaire « au taux officiel », qui paraît notoirement insuffisant aux habitants. Il s'agit de « deux gars entre 18 et 20 ans » et d'un « vieil homme au nez en pomme de terre, avec des yeux fuyants et une moustache en bataille ». Cet homme est Patrick Reilly, dont Ann assure à Françoise qu'il est un « très bon

63 *Ibid.*, p. 36-37.

64 *Ibid.*, p. 37.

65 *Ibid.*, p. 48.

ouvrier »⁶⁶. Les deux jeunes garçons sont, pour l'un, son fils Sean, et l'autre, un dénommé Seanin (le petit Sean), fils d'un marin disparu dans la catastrophe/la tragédie de 1927. Seul le vieux Patrick « travaille ferme » et montre « un certain intérêt pour son travail quand on lui explique de quoi il en retourne », note Françoise. Le petit salaire qu'il reçoit pour la fouille lui assure un complément de l'indemnité de chômage – sa *dole*, écrit-elle – qu'il perçoit du gouvernement.

Les deux autres sont des adolescents à « la voix qui mue ». Seanin, doit avoir environ 12 ans mais prétend en avoir 20, son ami Sean ne doit guère être plus vieux. Il a « l'air pas bien fort, mais travaille comme un diable », agité « d'une sorte de turbulence de jeune chien » ; Sean semble plus mesuré, et animé d'une « certaine gentillesse, une sorte de courtoisie innée », remarque Françoise⁶⁷. Il est vrai qu'il travaille sous les yeux de son père.

Il n'y a pas beaucoup de travail dans la région, hormis la pêche pour les Îliens et divers « petits boulots ». Les gens sont pauvres, pour la plupart sans véritable emploi, portant des vêtements défraîchis et usés. En réalité, personne n'a accepté de travailler aux fouilles pour l'étrangère venue de Dublin, si ce n'est une relation d'Ann qui, n'ayant rien d'autre à faire, a embarqué son fils dans l'aventure ainsi qu'un de ses copains. Il faut dire que le projet n'est pas très encourageant : en plus d'un travail de terrassier, ils vont devoir rester isolés sur l'île pendant plusieurs jours alors que l'endroit est désormais inhabité. Les transports depuis la côte de la péninsule de Mullet se font en *curraghs*. Les travailleurs sont payés un shilling de l'heure pour cinq heures de travail quotidien et reçoivent leur salaire à la semaine, avant de rentrer à terre le dimanche.

Le travail sur le terrain

L'ambiance sur le chantier est joyeuse. Le petit Seanin est le clown de la troupe, « tout le temps en blagues ». Il aime particulièrement « faire marcher » le vieux Patrick, auquel il fait des farces, lui faisant croire n'importe quoi. Puis, lorsqu'il a réussi à piéger l'ancien, il « se tord » de rire. « Impossible de savoir ce qu'en pense Sean », note Françoise Henry, attentive, dans son carnet⁶⁸.

Le travail s'effectue à la bêche pour creuser dans le sédiment sableux, à la pioche pour dégager les blocs effondrés, et à la truelle pour les dégagements plus fins. Les déblais de fouille sont évacués à la brouette et passés au tamis avant d'être rejetés. Françoise utilise des piquets et des ficelles pour délimiter les zones de fouille et les axes de coupes stratigraphiques.

Faute de matériel adéquat, les fouilles ne sont pas clôturées et le site est visité par le bétail qui vaque en liberté sur l'île. Françoise, qui fait, comme on dit, « contre mauvaise fortune bon cœur », prend cela avec humour : « Une taure s'est emparée du décimètre qui sort de sa gueule comme une cigarette géante. Une autre a saisi la corde d'arpentage de ses dents et part fièrement, la tête en avant, entraînant corde et piquets. Une troisième se frotte avec délices contre la brouette⁶⁹. »

66 *Ibid.*, p. 35, 36.

67 *Ibid.*, p. 37.

68 *Ibid.*, p. 37.

69 *Ibid.*, p. 41.

Le mauvais temps est un handicap constant et les tempêtes interrompent fréquemment le travail de terrain⁷⁰. Il pleut parfois des jours entiers et le vent « dur, qui passe horizontalement sur la mer et la terre, râpant, cinglant » empêche tout travail⁷¹. Il n'y a rien à faire – juste attendre que cela cesse enfin. Même à l'intérieur de la maison de fouille, on n'est pas à l'abri de la fureur des rafales. Françoise décrit : « La force terrifiante du vent, qui rabote la terre, racle la mer, vient buter contre la maison, buter, buter, inlassablement, lançant à volées rageuses tantôt de la pluie à grandes giclées, tantôt du sable qui entre par les vitres brisées, les fentes de la porte, s'insinue partout, rend l'air suffocant⁷². »

Querelles de chantier

L'atmosphère se détériore cependant rapidement sur le chantier. Les trois hommes travaillent mollement et ne se sentent guère concernés par les exigences de rigueur de la fouille. Patrick, qui affiche une certaine nonchalance désinvolte vis-à-vis du travail de chantier, agace de plus en plus Françoise, alors qu'il est le plus âgé et serait censé être le plus responsable... De son côté, celui-ci n'a pas apprécié que Françoise ait déduit de son salaire la demi-journée qu'il a prise pour aller toucher ses indemnités de chômage à Blacksod. Quant à Françoise, elle commence à être excédée par ses absences à répétition, au motif que la « mer lui fait peur ». Elle s'irrite également de « l'inertie » des deux jeunes sur le chantier, à qui elle a fait « des remarques [...] qui, pour être sous une forme facétieuse, n'en sont pas moins violentes », écrit-elle dans son carnet⁷³.

« L'orage de chantier » éclate le soir du 1^{er} juillet, au dîner à la maison de fouille. Patrick, qui est de mauvaise humeur ce jour-là, se plaint que « le pain soit trop dur ». Pour Ann et Françoise, c'en est trop. Françoise Henry poursuit :

Dans le plus mauvais irlandais qui se soit jamais parlé, je leur dis leur fait. Pain trop dur ? Et croient-ils que les gens à Dublin aient du pain frais tous les matins, et du bacon à volonté, et qu'en serait-il s'ils étaient en Écosse⁷⁴ ? J'en ai assez de leur attitude d'enfants gâtés. [Je] travaille autant qu'eux et ne mange ni œufs, ni bacon, etc., etc. Tout ce que j'ai sur le cœur – et d'autres rancunes qu'ils ne peuvent pas savoir – sortent en tourmente⁷⁵.

Cette sortie est accueillie par les trois fouilleurs dans un « silence complet, total ». Visiblement, Patrick et les deux garçons ne prennent pas la fouille pour un travail, et Françoise leur rappelle qu'ils participent à une entreprise d'équipe dans laquelle elle-même fait sa part de besogne, à égalité avec eux, alors qu'elle dirige pourtant le chantier. « Ann, qui se sent défendue, triomphe, écrit Françoise Henry. [Elle] ne voit dans l'histoire que le reproche à son pain dur »⁷⁶.

70 Françoise Henry, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », art. cit., p. 127.

71 Françoise Henry, *Les Îles d'Inishkea. Carnets personnels*, op. cit., p. 46.

72 *Ibid.*, p. 50.

73 *Ibid.*, p. 54.

74 Les Îliens d'Inishkea sont employés comme travailleurs saisonniers en Écosse.

75 *Ibid.*, p. 55.

76 *Ibid.*

Les uns et les autres vont bientôt être délivrés de cette promiscuité forcée, qui leur pèse, car la fin de la fouille approche ; il ne reste plus que deux jours de travail. Mais l'achèvement du chantier, dans ces conditions de mésentente, est difficile. Patrick avait pensé que les fouilles lui assureraient une rente supplémentaire pour tout l'été. Voyant qu'il n'a plus rien à y gagner, il décide d'écourter son séjour et d'embarquer dès le lendemain par le premier bateau qui abordera l'île d'Inishkea sud. Il y retrouve alors des gens de la famille de Seanin venus récupérer de la ferraille dans un campement de marins norvégiens abandonné.

« Je t'enverrai un autre de mes fils, un bon petit gars, tu verras, et aussi fort que moi », dit-il à Françoise au moment du départ. « Je me fiche totalement de ce qu'il peut m'envoyer, il m'enverrait un singe que je dirais Amen, pourvu que je sois débarrassée de lui », confie-t-elle à son carnet⁷⁷. Le jour suivant, les deux garçons, qui étaient partis à la pêche, reviennent avec un « gamin ahuri au crâne rasé, une frange raide en abat-jour sur le front » : c'est Peter, un autre des fils de Patrick Reilly – qui a finalement tenu parole. L'ambiance se détend dans les derniers jours de chantier. Françoise écrit, à la date du 4 juillet 1938 :

Domage que tout n'ait pas été comme cela depuis le début ! Feu ininterrompu de blagues sur le chantier, dont Peter fait les frais. [Il] travaille de son mieux, mais a hérité l'esprit obtus de son père. [...] Comme par hasard, dès que Pat est parti, les *crámha duinne* [ossements humains] apparaissent ! Sean enfonce sa bêche droit dans un crâne – juste au-dessous de l'endroit où Pat travaillait samedi⁷⁸ !

Une archéologue étrangère dans un rôle de témoin

Dès son arrivée à Falmore, le 10 avril 1938, Françoise est entraînée par « Moira » – Máire, la femme de Stephan Keane – à une veillée mortuaire chez des voisins. On fait entrer les deux femmes dans la cuisine, où sont rassemblées « des rangées de femmes, en châles, et d'hommes fumant la pipe, silencieux, par brochettes, sur les bancs, le long du mur et au milieu de la pièce ». La morte est dans la pièce d'à côté, qui est sa chambre. Françoise observe :

La morte, une vieille femme au visage cendré, repose sur le lit, enveloppée comme une momie dans son habit brun avec un scapulaire sur la poitrine, et un volant découpé autour des pieds et des mains enveloppés de gaze blanche. Toutes les *holy pictures* de la maison ont été décrochées et l'entourent, deux Christ les yeux au ciel, identiques, une grande apparition de la Vierge de Lourdes et ses pieds reposent presque sur un pape bénissant⁷⁹.

D'autorité, Máire a installé Françoise sur une chaise auprès de la morte, en compagnie d'une jeune fille qu'elle ne connaît pas. La scène est assez gênante, d'autant que, « de moments en moments, des gens entrent [et] s'agenouillent » devant le lit mortuaire et surtout, que cela dure, Máire ne se décidant pas à partir. « Au bout d'une heure, écrit Françoise Henry, Moira esquisse un départ, refuse du thé, refuse encore, et finalement vient me demander si j'en veux pour se donner une excuse d'accepter »⁸⁰. Françoise se place dans une position d'observatrice bienveillante, qui accepte volontiers ce qu'on lui propose. Elle note :

77 *Ibid.*, p. 55.

78 *Ibid.*, p. 57.

79 *Ibid.*, p. 12.

80 *Ibid.*, p. 12.

On nous emmène dans la troisième pièce [où se trouve le cercueil]. Dans la cuisine, une jeune fille, de temps à autre, passe une assiette pleine de pipes en terre. Les hommes silencieux en prennent ou en remettent. Je crois bien que les femmes dans la chambre mortuaire en avaient demandé, mais l'infirmière a fait la sourde oreille. Elle se félicite que la veillée ait été si calme, sans aucune des agitations coutumières⁸¹.

Une fine observatrice des modes de vie irlandais

Françoise rapporte dans son carnet les conversations de la vie de tous les jours, sous la forme d'instantanés. Elle enregistre ainsi une conversation, tenue le 16 avril 1937, entre un des Lavelle, nombreux à Falmore, et Stephan Keane à propos de la vente d'une vache. En véritable écrivaine, elle capte l'atmosphère et saisit les attitudes, comme si elle transcrivait une scène de théâtre. Elle écrit :

Le soir, entre, engoncé dans une blouse de *báinín*, comme les blouses de paysans de chez nous, Patrick Lavelle, le père de Martin. Il s'assied sur le banc, et se penchant vers Stephan, qui finit son thé très solennel, très « maître de la maison », au haut bout de la table :

Tu n'as pas été à la foire ?

Non, la vache est tombée malade juste la veille de la foire.

Ah malheur ! Alors tu ne pourras pas la vendre avant qu'elle ait ses quatre dents ?

Non (le nez de Stephan s'agite du bout).

Malheur ; c'est pas la peine de l'élever, s'il faut payer la taxe quand on la vend !

Stephan, très sombre : Mais c'est pas la peine...

Un silence.

Patrick : Mikil Phat est venu vous voir ?

Oui. Ils sont partis tous les deux par le camion.

Maire : Il va te manquer, Padrik !

Stephan, interrompant : Oh, il va trouver un bon job à Glasgow !

Patrick : Oui, je pense... C'est tout de même malheureux, cette vache... Et elle ne va pas mieux ?

Stéphan, très sombre : Pas mieux, pas mieux du tout.

Patrick : Ah, je le dis toujours : vaut mieux élever des cochons. Avec les cochons, tu es sûr de ton affaire. Tu leur donnes du son, tu les soignes bien, etc., etc.⁸²

Contacts avec le monde surnaturel

Françoise Henry recueille également les croyances des Îliens sur les êtres hybrides de la mer, mi-humains, mi-animaux. Comme une ethnographe sur le terrain, elle oriente, par ses questions, les conversations des autochtones, vis-à-vis desquels elle se place volontairement en retrait. Elle enregistre ainsi une discussion qui a lieu le 17 avril 1937 chez Stephan et Maire Keane, à Falmore. Se joignent à la conversation Harry Keane (frère de Stephan) et Pádraig Cawley, un voisin du village. Françoise transcrit dans son carnet :

[FH :] Est-ce qu'on tue les phoques par ici ?

Stephan : Il y a des gens qui les tuent pour la peau...

Moi : Je n'aimerais pas tuer un phoque. Il a l'air trop humain.

Harry : Tu as raison ; les phoques, c'étaient des hommes une fois, tout comme les cygnes.

81 *Ibid.* Il s'agit vraisemblablement des chants entrecoupés de sanglots rituels, appelés *keen*, que l'on effectue en se balançant d'avant en arrière.

82 *Ibid.*, p. 20.

Moi : Les cygnes ?

Stephan : Les enfants de Lir, tu sais bien, qui sont devenus des cygnes...

Pádraig, à moi : Comme le cygne qu'on t'a montré à Inishkea dimanche, tu sais.

Maire : Un cygne ?

Pádraig : Oui, un tout jeune cygne qui s'était blessé. Il y en a trois dans le lac. Oh, ils lâcheront celui-là quand il sera guéri. Et il n'est pas sauvage. Elle (en me désignant) a mis la main sur sa tête et il n'a pas bougé.

Maire, rêveuse, regarde dans le feu.

Moi : Mais les phoques sont bien plus comme des hommes.

Harry : Ah, bien sûr.

Maire (qui n'a jamais vu de phoque) : Comme des hommes ?

Harry : Oui, ils ont des mains avec des vrais ongles, et puis des figures comme toi et moi.

Moi : C'est étrange.

Harry : Pourquoi étrange ? Est-ce que tu ne sais pas que toutes les choses qui existent sur terre existent aussi dans la mer ?

Moi : Oui, j'ai entendu dire cela [...], et qu'il y a des chevaux dans la mer.

Harry : Des chevaux ? Oui, probablement, mais des sirènes en tout cas.

Moi : Tu en as vu ?

Harry secoue la tête : Mieux vaut n'en pas voir.

Maire : Si tu en vois une, tu ne vis pas la longueur de l'année.

Moi (à Harry) : C'est vrai ?

Harry : Ah, ça dépend ; si elle vient vers toi, tu ne mourras pas ; mais si tu la vois s'en aller, alors tu mourras sûrement. Il y a un gars en bas du village qui en a vu une ; mais elle venait vers lui, alors il n'est pas mort.

Pádraig : Et puis il y a un homme qui marche dans la mer avec une lanterne à la main.

Moi : Dans la mer ?

Pádraig : Oui, quand il fait mauvais. Sans cela, il marche sur la grève.

Harry : Ah, toutes les choses qu'on voit sur la mer. Un jour que les gens étaient à pêcher dans un *curragh*, ils voient un bateau et il y en avait un qui savait, et qui dit aux autres : ça, c'est un bateau qu'on ne voit que quand il va faire mauvais ; c'est le bateau de la pluie et de la tempête (*báisteach agus gála*). Faut rentrer. Et les autres n'ont fait que rire... Mais il avait raison.

Pádraig : Et puis il y a un chien dans la mer.

Moi : Un chien ?

Pádraig : Oui ; oh vraiment il n'est pas plus gros qu'un chat, et il vient sur la grève pour manger le poisson qu'il prend. On en fait des cols pour les manteaux, tu sais bien (loutre)⁸³.

Dans cet échange où vient s'immiscer le surnaturel, Stephen Keane fait brièvement allusion à la légende celtique des enfants de Lir, transformés en cygnes par une belle-mère jalouse. Dans l'histoire, les quatre frères et sœurs sont condamnés à demeurer ainsi pendant près de mille ans, où ils séjournent finalement dans l'île d'Inishglora, sur le lac aux Oiseaux. Ils sont sauvés par le son de la cloche d'une église, qui les délivre de leur sortilège, révélant les corps de quatre vieillards. Ces derniers ont le temps d'être baptisés avant de mourir et d'être finalement enterrés ensemble.

Les trois cygnes qui vivent ensemble sur le lac et la présence d'un jeune parmi eux, qui va vers les humains, résonnent avec cette histoire d'enfants emprisonnés dans des corps d'oiseaux. Avec son étang sur lequel nagent les cygnes, Inishkea nord est une réplique de sa voisine Inishglora, située plus au nord. De même, la capacité qu'a Françoise Henry d'entrer spontanément en communication

83 *Ibid.*, p. 19.

avec le jeune cygne blessé, que mentionne Pádraig, impressionne manifestement ses hôtes. Stephan ne dit rien tandis que Máire, « rêveuse », plonge son regard dans le feu de la cheminée. Ce sont Harry et Pádraig qui initient Françoise aux légendes et aux croyances locales.

À Falmore, Françoise transcrit soigneusement, en avril 1937, l'histoire de la pierre sacrée du *Naomhóg* que lui rapporte Mary Cronin, l'institutrice d'Aughleam, qui a recueilli cette relation auprès des enfants des îles d'Inishkea déplacés à Mullet⁸⁴. Le *Naomhóg* est une statue miraculeuse qui aurait été rapportée par la sainte irlandaise Gé, puis déposée « dans l'église de Columcille, au nord de l'île ». Lorsqu'on la priait, cette statue protégeait les habitants des attaques de pirates danois, en rendant la mer agitée, ce qui empêchait leurs bateaux d'accoster. Quand la chapelle est tombée en ruine, la statue a été transférée dans la plus belle maison de l'île, qu'elle protégea d'un incendie provoqué par une nouvelle attaque de pirates.

On raconte que lorsque le chef des brigands découvrit la raison de leur échec, il brisa la statue en la jetant sur les rochers. Mais les habitants retrouvèrent ses morceaux et les rassemblèrent pieusement. Sous une enveloppe de flanelle masquant ses fractures, la statue conservait ses pouvoirs mais on ne l'invoquait plus qu'en cas d'extrême nécessité. Elle échappa encore au feu, provoqué cette fois par un baril d'essence rejeté par la mer. Croyant qu'il s'agissait d'une idole païenne, le curé de Kilmore la jeta dans la mer, où personne ne pourrait plus jamais la récupérer. Aujourd'hui encore, a noté Françoise Henry, « les habitants d'Inishkea disent que la mer est toujours calme à l'endroit de la côte où le *Naomhóg* a été jeté et que les bateaux et le bétail peuvent y débarquer »⁸⁵.

Fantômes et revenants

Dans ce contexte, la démarche de Françoise Henry, l'étrangère (*an Franncach*, la Française) qui vient fouiller les ruines laissées par les anciens habitants du passé lointain, a quelque chose de profondément dérangeant pour les Îliens. C'est une forme de sacrilège, qui consiste non seulement à troubler le repos des morts mais aussi à s'emparer de ce qu'ils ont laissé pour emporter ces reliques à la capitale – où nul ne sait ce qu'elles vont devenir. Les Îliens assimilent cette femme seule, qui a commerce avec les morts, à une sorcière (*cailleach na bh Franncaighe*, la sorcière française).

Certains s'inquiètent des ossements qui sont découverts dans les fouilles, et qui pourraient être ceux des « saints » ancestraux. Dès le second séjour de 1937, la rumeur se répand que Françoise aurait « déterré les ossements du saint » à Inishkea et qu'elle les aurait rapportés « pour les mettre dans le cimetière ». Mme Sweeney, la postière « très bavarde » de Blacksod, considère avec suspicion le paquet d'ossements animaux extraits des amas coquilliers, que Françoise veut lui faire expédier à Dublin pour détermination. Françoise Henry confie à son carnet : « De mauvaise humeur toute la journée. Si la postière – comme c'est probable – ouvre mon paquet, elle va trouver des tibias et elle ne saura pas qu'ils sont de bœuf et de sanglier⁸⁶. »

84 *Ibid.*, p. 22-25.

85 *Ibid.*, p. 25.

86 *Ibid.*, p. 31.

Quant aux trois ouvriers embauchés par Françoise Henry, ils ont peur des âmes errantes des anciens habitants de l'île, qui hantent ces lieux désertés d'Inishkea. Ils sont effrayés lorsque, le samedi 18 juin 1938, elle leur donne congé pour le dimanche, en leur disant qu'elle va rester seule dans l'île jusqu'au lundi matin. Ils n'osent pas lui dire qu'ils craignent les *taidhbhse*, c'est-à-dire les fantômes, lesquels se manifestent la nuit. Françoise écrit : « Je vais droit au fond de la question : pensez à la bonne soirée que j'aurai avec tous les fantômes qui viendront me voir. Il y en aura tout autour du feu. [...] Une espèce de soulagement : j'ai pensé aux fantômes. Après tout, peut-être bien que je ne risque rien avec eux⁸⁷. » Françoise, qui n'a peur de rien, est donc l'amie des fantômes – ce qui prouve bien que c'est une sorcière ! – et l'équipe, tranquilisée là-dessus, la laisse donc sur place, son adjointe Ann repartant même avec les hommes.

Plus tard, vers la fin de la fouille, lorsque le crâne d'un squelette humain est soudain mis au jour par Seanin, l'un des jeunes fouilleurs, le 4 juillet 1938, Françoise fait protéger l'endroit en installant une stèle brisée au-dessus de l'emplacement du corps afin qu'il ne soit pas piétiné par les travailleurs – n'ayant visiblement rien d'autre sous la main. À onze heures, Ann, qui arrive en chantant pour apporter le déjeuner de l'équipe, s'assoit tranquillement sur la pierre, et y installe les sandwiches qu'elle a préparés. Françoise poursuit ainsi son histoire :

Quand on lui explique où elle est, elle change simplement le ton de son chant, et s'arrêtant de déballer ses tartines, saisit sa tête à deux mains et, se [balançant] d'avant en arrière, se met à *keen* à tue-tête. Les cris des mouettes qui passent répondent à ses gémissements rythmés. [...] Elle entremêle des lambeaux de chant dans les sanglots rituels, adaptant les paroles au « *sean-fhear* » [le vieillard] qui repose sous [ses] pieds, puis se lance dans un chant en anglais sur le désastre des pêcheurs d'Inishkea – sans considération pour le fait que parmi eux était le père de Sean⁸⁸. Sans transition reprend une voix normale pour nous distribuer nos tasses, passe à quelque récit facétieux, puis à la fin répand le reste du thé sur la tombe : « Là, voilà pour toi (adressé au « *sean-fhear* ») et tiens-toi tranquille »⁸⁹.

Françoise Henry attend le départ de l'équipe – et notamment de Patrick Reilly, qu'elle appelle Pat – pour fouiller seule la tombe. Elle écrit, le 7 juillet 1938 : « Ai déterré le macchabée, toute seule, la tempête soufflant du sable à pelletées dans la hutte, ce vent fantastique qui siffle dans l'herbe et que n'arrête aucun arbre. Des vannelles et des mouettes effeuillant des cris stridents dans le ciel, et les ossements jaunes, couleur de vieil ambre, sortant lentement du sable sous ma truelle – brr⁹⁰. »

Le style de Françoise Henry

Enfant, Françoise a été élevée dans une famille d'amateurs de peinture. Elle-même peint, parallèlement à son travail d'archéologue, et a apporté à Inishkea son « tabouret de peintre »⁹¹. Françoise est attentive aux couleurs et aux matières du paysage, et décrit ainsi son arrivée dans les îles :

87 *Ibid.*, p. 44.

88 Seanin, l'un des deux jeunes ouvriers du chantier.

89 *Ibid.*, p. 57-58.

90 *Ibid.*, p. 59.

91 *Ibid.*, p. 49.

La nuit tombait. Gris et noirs, sourds, confus. À l'Occident des balafres éclatantes d'or pâle et d'argent – un monde rutilant vu à travers des lames de persiennes. L'œil rouge du phare [de Blackrock], très loin, sur son îlot, en pyramide s'ouvrant à intervalles réguliers, comme un jouet inquiétant. Des reflets d'argent se glaçaient – soies épanchées sur le sable mouillé de la grève en croissant qu'assailait le déroulement toujours recommençant des vagues⁹².

Les premiers jours, elle est frappée par l'intensité des paysages, où son écriture passe désormais au présent. Au premier matin, elle découvre ainsi, dans une vision panoramique :

... la masse carénée de Slievemore, puis une longue courbe qui s'incline, se creuse et lentement remonte, puis cette fin de la terre, comme si quelqu'un avait haché le roc à grands coups, et ces moignons amputés d'un monde disparu se dressent comme des défis à l'espace et à l'océan. Tout cela d'un bleu sombre où, au fur et à mesure que monte la lumière, se dessine une ossature monstrueuse, si bien que l'œil cherche les formes d'un dragon à demi submergé sous ce pelage roux qui se révèle peu à peu. Tout cela dominant le scintillement immense de la mer et les îlots bas qui semblent y flotter⁹³.

Comme si elle préparait un tableau, Françoise note, les jours suivants, « Slievemore à peine distincte, vaguement mauve et rose et doré à travers une nuée d'orage frappée de soleil », ou encore « la mer bleue, sous le ciel pâle, de tous les bleus roulés ensemble en un azur délirant, et s'ourlant nonchalamment d'un peu de blanc au bord des sables »⁹⁴.

Débarquée à Inishkea nord le 18 avril 1937, elle découvre enfin les stèles. Une grande dalle domine la plus haute dune de sable de l'île, au-dessus d'une large baie. « Dorée de soleil, elle déploie comme une grande page ses lignes parfaitement harmonieuses qui s'astreignent si peu à la réalité », écrit Françoise Henry, saisie par « la beauté sereine que dégage cet art sauvage »⁹⁵.

Le temps des survivances

De manière très frappante – et assez unique à cette époque – Françoise Henry prête une attention particulière à l'occupation du site médiéval d'Inishkea dans la diachronie, ne délaissant aucun élément de datation typo-chronologique, jusqu'aux perles de chapelet en verre moderne, dont un exemplaire a été trouvé dans la couche d'effondrement perturbée de la Maison B⁹⁶. Elle s'intéresse également aux vestiges bien plus anciens, qui datent de la préhistoire, pour rassembler les éléments archéologiques témoignant de l'occupation humaine de l'île dans la très longue durée historique.

Ce qui préoccupe naturellement Françoise Henry, c'est la question des survivances dans le temps pluri-millénaire. Elle est frappée ainsi par les ressemblances structurelles qui rapprochent les petites constructions individuelles médiévales d'Inishkea des structures d'habitat protohistoriques datant de l'âge du Fer, qui ont été observées en Europe continentale. Elle écrit, dans son article de 1947 :

⁹² *Ibid.*, p. 10.

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 22.

⁹⁶ Françoise Henry, « Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co. Mayo », art. cit., p. 137.

On ne peut s'empêcher de rapprocher [ce type de construction des maisons d'Inishkea] de ces fosses rectangulaires pratiquées dans le roc qui constituaient les fondations des maisons hallstattiennes de Bourgogne, des maisons de La Tène trouvées aux environs de Reims, des cabanes du Beuvray, et qui se retrouvent dans certains établissements anglais de l'époque de La Tène⁹⁷.

Pour la rédaction de sa thèse, Françoise Henry avait en effet observé des structures en fosses de forme rectangulaire, creusées dans le substrat calcaire de la forêt de Meloisey (Côte-d'Or), au voisinage de tertres funéraires édifiés au début du premier âge du Fer⁹⁸. Une de ces structures en fosse, de 3 m sur 3,50 m, avait été fouillée par l'archéologue bourguignon Henry Corot (1864-1941) aux Vendues de Veroilles à Minot (Côte-d'Or). Elle était recouverte d'un amas de pierraille, dans lequel avaient été déposées plusieurs sépultures adventices de la période du Hallstatt récent, entre la fin du VI^e et le début du V^e siècle av. J.-C.⁹⁹. De semblables « fonds de cabanes » de l'âge du Fer avaient été observés en Champagne et, pour la fin de la période gauloise, dans l'oppidum de Tronoën à Saint-Jean-Trolimon (Finistère)¹⁰⁰, comme au Mont-Beuvray (Saône-et-Loire), l'antique Bibracte de la guerre des Gaules. Comme l'indique le grand archéologue Joseph Déchelette (1862-1914) : « Ces demeures sont à demi souterraines. On y descend par un escalier intérieur de plusieurs marches, disposition que les rigueurs de la saison d'hiver, à cette altitude, expliquent aisément¹⁰¹. »

Françoise Henry aborde là un thème qu'elle poursuivra toute sa vie : les survivances, nécessairement indirectes, du passé de l'âge du Fer de l'Europe celtique occidentale dans les réalisations du haut Moyen Âge irlandais. « Il faut garder à l'esprit, écrit-elle en 1963 à propos de l'art irlandais, le fait qu'il représente la persistance d'une tradition préhistorique jusqu'en plein Moyen Âge¹⁰². » Françoise est fascinée, en effet, par la persistance de l'ancien, si ce n'est de l'immémorial, dans le plus récent jusque dans l'actuel. Restée seule dans la petite maison de fouille d'Inishkea, son regard est attiré par un bois flotté qu'a ramassé Ann sur la grève pour nourrir le feu : « Il y a au fond de la salle, près de la porte de la chambre, un grand morceau de *giúsach*, une étrange souche argentée, satinée, hérissée de moignons – débris de forêt abolie roulé par la mer depuis Achill¹⁰³. Il miroite doucement dans la dernière lueur du jour qui tombe de la porte. Un reflet blanc s'accroche à une bassine¹⁰⁴. »

97 Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », art. cit., p. 176.

98 Françoise Henry, *Les Tumulus de la Côte-d'Or*, op. cit., p. 91-93.

99 Henry Corot, « Sur une sépulture de l'époque de Hallstatt avec incinération "in domo" rencontrée à Minot en 1898 », dans Waldemar Deonna (dir.), *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, Compte rendu de la XIV^e session*, Genève, Albert Kundig, 1912, p. 641-643.

100 Joseph Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. IV : Second âge du Fer ou époque de la Tène*, Paris, Auguste Picard, 1927, p. 451.

101 *Ibid.*, p. 458.

102 Françoise Henry, *L'Art irlandais*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1963, p. 291.

103 C'est un bois blanc provenant d'une tourbière, que la mer a emporté sur le rivage d'Inishkea depuis la grande île d'Achill.

104 Françoise Henry, *Les Îles d'Inishkea. Carnets personnels*, op. cit., p. 40.

Françoise Henry, pionnière de l'archéologie médiévale

Françoise Henry utilise une technique de fouille très élaborée pour l'époque, en tout cas pour ce qui concerne les fouilles de périodes historiques. Comme on l'a souligné, les fouilles d'Inishkea –telles qu'elle les a menées, en dépit de toutes les difficultés rencontrées– constituent certainement l'une des toutes premières fouilles de sols d'habitat médiévaux en Europe. La technique de décapage de la Maison 1, dans laquelle l'interface du sol de l'habitation a été précisément exposé, en laissant soigneusement en place les vestiges mis au jour, préfigure les méthodes d'étude des sols d'habitat préhistorique telles que le préhistorien français André Leroi-Gourhan les théorise à partir des années 1960. Celui-ci développe un concept de « fouille ethnographique », en particulier à Pincevent (Seine-et-Marne), sur un site de campement de chasseurs magdaléniens. Ce concept repose sur l'étude minutieuse des « sols préhistoriques » – sur lesquels le plus minuscule fragment est laissé en place pour y être observé en relation avec tous les autres témoins d'activité qui y ont été abandonnés¹⁰⁵.

Dès le début des années 1950, Leroi-Gourhan avait préconisé, dans son manuel de fouilles préhistoriques, un décapage « couche par couche », visant à exposer les interfaces stratigraphiques des niveaux d'occupation¹⁰⁶. Or, c'est précisément la méthode qu'a suivie Françoise Henry dans ses premières fouilles d'Inishkea. Au début des années 1960, Leroi-Gourhan précise sa démarche de « fouille ethnographique ». Selon lui, seule la « fouille horizontale », menée en plans successifs de décapage des couches d'occupation, est « honnête », en ce qu'elle restitue la vision de l'ethnologue, face aux vestiges archéologiques abandonnés dans les sites¹⁰⁷. Il écrit plus tard :

[La fouille ethnographique consiste à] ressaisir par la fouille la plus minutieuse tout ce que le site peut avoir conservé de *l'organisation des documents*¹⁰⁸. Les fouilles qui consistent à suivre la surface d'un sol en laissant les vestiges en place pour les enregistrer (photographie, dessin, moulage au latex) permettent de mettre les structures en évidence avant de les détruire pour les étudier¹⁰⁹.

Conduite dans ces conditions, la fouille d'un foyer, dans lequel tous les vestiges auront été laissés en place, permet ainsi de visualiser ce vestige archéologique « tel que l'a vu l'homme qui l'a allumé », écrit Leroi-Gourhan. Cette réflexion du grand préhistorien français des années 1960 aux années 1980 résonne avec les observations de Françoise Henry, qui voit dans la fouille des habitations d'Inishkea la restitution d'un instantané de leur occupation, saisi au moment de leur abandon. Ainsi, elle écrit, à propos du disque en os de baleine trouvé sur le sol de la Maison A : « Ce disque d'os semble être le fond d'un panier qui, au moment de l'abandon de la maison, aurait été

105 André Leroi-Gourhan, *Fouilles de Pincevent. Essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien (la section 36)*, Paris, éditions du CNRS, « Supplément à Gallia Préhistoire », 1972.

106 André Leroi-Gourhan, *Les Fouilles préhistoriques. Techniques et méthodes*, Paris, Picard, 1950.

107 André Leroi-Gourhan, « Sur les techniques de fouilles », dans Paul Courbin (dir.), *Études archéologiques. Recueil de travaux*, Paris, SEVPEN, 1963, p. 49-57, ici p. 53.

108 Nous soulignons.

109 André Leroi-Gourhan, *Les Chasseurs de la Préhistoire*, Paris, A.-M. Métailié, 1983, « Traversées », p. 78.

laissé près de l'âtre, rempli de coquillage, son couvercle de pierres portant la pointe d'os qui devait servir à extraire les mollusques de leur coquille. Tout à côté, un couteau de fer était fiché dans le sol¹¹⁰.

Comme le conclut alors Françoise Henry : « La maison A, avec sa porte ouverte, son couteau fiché en terre, et son panier de coquillage tout prêt à être servi, nous donne l'impression de surprendre les ermites au travail – comme l'ont fait peut-être les pirates scandinaves ou autres, qui ont interrompu leurs préparatifs¹¹¹. »

D'où vient cette proximité méthodologique surprenante de Françoise Henry et d'André Leroi-Gourhan, qui ne se sont pourtant pas connus ? Osons une hypothèse de filiation intellectuelle. À l'École du Louvre et au musée de Saint-Germain, Françoise a été l'élève du sociologue et archéologue Henri Hubert (1872-1927), qui l'a formée à la démarche archéologique. Hubert était le « jumeau de travail » du sociologue et anthropologue Marcel Mauss (1872-1950) : comme ils en avaient convenu ensemble, Henri s'occuperait des sociétés anciennes aujourd'hui disparues tandis que Marcel se chargerait de l'étude des sociétés actuelles documentées par l'ethnographie, à l'intérieur du cadre méthodologique et théorique fixé par la sociologie d'Émile Durkheim (1858-1917)¹¹². Après la disparition prématurée d'Henri Hubert à l'âge de 54 ans, Mauss s'est trouvé seul à transmettre l'héritage commun, assurant la publication posthume des œuvres de son ami. Or, c'est Mauss qui a formé, au début des années 1930, André Leroi-Gourhan à la pratique de l'ethnographie de terrain. La conversion de ce dernier à l'archéologie était dès lors naturelle, et l'empreinte de l'esprit d'Henri Hubert – attentif au temps profond et aux résurgences – est sensible dès les premiers travaux de Leroi-Gourhan sur la « Civilisation du renne »¹¹³.

Les fouilles d'Inishkea constituent donc un jalon méthodologique important dans l'histoire des méthodes de fouille archéologique des sols d'habitats. Mahr s'était forgé une analyse assez pénétrante de la situation scientifique de l'archéologie irlandaise au début des années 1930. Il écrivait ainsi, dans une lettre de 1932 :

Vis-à-vis de l'Europe moderne, la place de l'Irlande est insignifiante. [...] Mais sa réelle importance mondiale réside dans son patrimoine archéologique, qui est à l'origine de la formation de la civilisation européenne. L'archéologie irlandaise est la seule chose qui puisse nous accorder un statut dans le monde scientifique européen. Elle peut devenir la pierre angulaire grâce à laquelle on pourra élever l'ensemble des standards de production scientifique dans le pays¹¹⁴.

Mahr avait probablement raison. En tout cas, c'est manifestement Françoise Henry qui aura fait profiter l'archéologie irlandaise, comme l'histoire de l'art irlandais, de ses intuitions scientifiques et méthodologiques. En France, il faudra globalement attendre les années 1970, puis surtout la décennie des années 1980, pour que la démarche et les techniques mises en œuvre à la fin des

110 Françoise Henry, « Early Christian Slabs and Pillars Stones in the West of Ireland », art. cit., p. 170.

111 *Ibid.*, p. 172.

112 Laurent Olivier, *La Mémoire et le Temps. L'œuvre transdisciplinaire d'Henri Hubert (1872-1927)*, Paris, Démopolis, 2017.

113 André Leroi-Gourhan, *La Civilisation du renne*, Paris, Gallimard, 1936 ; Laurent Olivier, « André Leroi-Gourhan, *La Civilisation du Renne* », *Gradhiva*, 31, 2020, p. 169-170.

114 Gerry Mullin, *Dublin Nazi N°1*, op. cit., p. 42. Notre traduction.

années 1930 par Françoise Henry en Irlande ne commencent véritablement à se développer et à se généraliser dans l'archéologie des périodes protohistoriques et médiévales. On peut dire que Françoise était en avance d'au moins quarante ans sur la recherche française de son époque – ou bien que son installation en Irlande a privé l'archéologie française d'un développement intellectuel, issu de la pensée d'Henri Hubert, que celle-ci n'a jamais vraiment retrouvé, près de cinquante ans plus tard.